

SERGE MARIANI

LA VIE MIKADO

et autres fragments

de l'Encyclopédia

Marianica Multiversalis

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042523640

Dépôt légal : janvier 2026

*Les baisers reçus, savais-tu qu'ils dureraient ?
Qu'en se mordant la bouche, le goût en revenait ?*

Dominique A, Alain Bashung, « Immortels »
(album *En Amont*)

*Il parlait très souvent du passé, c'est vrai, mais non comme
d'une chose morte et oubliée – plutôt comme de quelque
chose que nous portons en nous, qui féconde le présent, et
fait de l'avenir une invite.*

Henry Miller, *Le Colosse de Maroussi*

*Tu te demandes qui tu es dans ce monde
La vie pèse trop lourd sur tes épaules
Laisse ce fardeau à la mer, à la mer
Apprends la danse à ton âme*

Senem Diyici, "Ruhun Dansı"
("La Danse de l'Âme", album *Nara*)

Music is the best

Frank Zappa, *Joe's Garage*

Un cul, ça doit sentir le cul, non pas l'essence de Cologne.

Guillaume Apollinaire, *Les Onze Mille Verges*

Prologue

J'ai toujours eu de la difficulté à écrire, ou plutôt à finir et à juger fini ce que j'avais écrit. Voilà des années, des dizaines d'années même, que j'étends sur du papier, les pages de cahiers, d'agendas, de carnets, et puis sur les feuilles virtuelles d'écrans d'ordinateur, dont beaucoup ont été perdues, que j'ai oubliées, égarées, ou que la technologie n'a pas su préserver (peut-être jugea-t-elle que ça n'en valait pas la peine) ce que je pense pouvoir devenir un livre, non pas un roman, enfin pas totalement un roman, ni seulement de la poésie, non, un livre où tout cela serait en jeu, actif, vivant, vivace, où bien sûr il s'agirait de moi, de ce qui m'est arrivé, oh rien de si extraordinaire en réalité, un peu quand même parfois, et de mes pensées, et de mes rêves.

Jamais je n'ai abandonné, car cette petite phrase tournait toujours en moi, que m'avait dite une amie éditrice : « Tout a été dit sauf par moi ». Quand je ne trouvais pas cette affirmation un peu trop facilement commerciale, je l'entendais comme celle d'une vérité simple et difficilement contestable. Alors, bien que je n'aie pas décidé de « tout dire », et qu'il soit bien possible de découvrir dans de nombreux autres livres, dont beaucoup de chefs-d'œuvre, des récits magnifiques, aux personnages merveilleux dont on souhaite aussitôt partager la compagnie, l'amitié ou l'amour, et au style enthousiasmant, malgré tout cela, je n'ai donc pas abandonné. Et ce livre en est une démonstration.

Il parle beaucoup de moi, c'est certain, mais aussi pour moi, de ma famille, d'amitié et d'amour, spécialement celui qui avait uni mes parents, mais dont j'ignorais tout, qui, j'en suis sûr, a fourni l'énergie indispensable à son écriture et m'a donné la force d'atteindre un point, non pas final, mais qui soit de ceux du haut desquels on peut observer tout un paysage et reconnaître sa vérité et sa beauté singulière. Un point de vue.

Avoir vécu quatre années en Turquie, y avoir fait les rencontres et partagé un peu de la vie de celles et ceux que j'évoque au fil des pages, parfois juste une esquisse de ces personnes, de ces moments, et enfin rencontré Senem, sans qui tant de choses seraient encore dans leur néant, voilà aussi ce

qui aura eu sur moi tous les effets d'un big bang. Enfin, j'emprunte cette métaphore un peu facile sans doute, mais plutôt vraie, bien que son concept soit âprement débattu et même contesté à présent : il n'y aurait pas eu de big bang...

Enfin, la nature de ce livre, son genre, la forme que je lui ai donnée, et sans doute est-il plus juste de dire « les formes », et bien, pour les découvrir, le mieux est que vous y plongiez comme dans une eau baptismale, une eau primordiale, ou celle dont vous attendez avant tout la fraîcheur. Oh, comme je souhaite que la lecture de ces pages vous apporte cette sensation de fraîcheur ! Immergé moi-même dans cet océan de mots, j'ai pensé utiliser certaines technologies qui auraient permis d'emprunter les courants thématiques et analogiques comme on se laisserait porter par des courants marins. Un atlas et ses cartes plutôt qu'un texte et ses chapitres, ses paragraphes ? En fait, plutôt que d'un plan, le texte est souvent né de cartes, je cartographie ce que je pense écrire. Finalement, la structure encyclopédique s'est imposée comme celle qui garantirait le maximum de liberté et de surprise à la lecture. La curiosité sera votre meilleur pilote et je vous laisse à présent naviguer dans ce texte comme vous en ressentirez le désir. Quel que soit votre choix, erratique ou linéaire, bon voyage !

A

« ANNE » (à Seferihisar, Izmir, Turquie, fin 2020)

Souvent, la petite fille de la maison voisine, elle a cinq ans peut-être à présent, appelle sa mère comme les enfants, comme les adultes aussi, comme tout le monde ici, en Turquie, appelle une mère : « Anne », qui s'écrit comme le prénom français, mais se prononce comme notre « année », et en faisant bien entendre le double « n ». Elle appelle donc sa mère et comme celle-ci ne répond pas assez rapidement, ou pas du tout, elle entonne un genre de litanie, clamant « Anne » sur tous les tons possibles et avec une voix plus ou moins forte selon les moments. Dix fois, vingt fois, parfois davantage, elle appelle ainsi sa mère sans obtenir forcément de réponse. Ou bien c'est la grand-mère qui lui répond et fait ce qu'elle peut pour calmer la triste colère de sa petite-fille.

J'essaie de me souvenir si, moi aussi, j'ai appelé ma mère ainsi et si j'ai été triste et en colère parce qu'elle ne m'aurait pas répondu.

1976/POITIERS

1976 est une année bissextile commençant un jeudi.

(Wikipédia)

Si Wikipédia le dit, c'est probablement vrai. Mais pour moi, 1976 est l'année de l'enthousiasme absolu, mon année de baccalauréat au lycée Victor Hugo, dont la noble façade s'élève toujours entre mairie et préfecture, au beau milieu de la rue du même nom. J'y venais à bicyclette et si je la descendais à pied, retenant mon véhicule des deux mains afin de l'empêcher de dévaler seul la bien nommée Cueille-Aigüe, terrible pente (un panneau annonçait 10 %, mais c'est d'au moins 50 qu'il s'agissait selon moi) tombant du coteau de la ZUP dans le quartier de Montbernage comme un petit Niagara, je tentais chaque fois de la remonter en selle et appuyant fort sur les pédales, ce que

je parvenais souvent à réussir au prix d'une fatigue certaine une fois son sommet atteint et les trois tours se détachant sur l'horizon devant moi. C'était courageux de ma part, vraiment, car je ne déjeunais que rarement en ville à cette époque et je revenais donc m'installer presque chaque midi des jours de cours dans la cuisine de l'appartement familial, où ma mère avait préparé quelque chose de bon à manger, évidemment.

Pour revenir chez moi, souvent je passais par la rue Gambetta, où j'habiterais un peu plus tard. Je laissais mon vélo filer sans effort devant l'église Saint-Porchaire et son clochard philosophe quémendant « un franc ou deux » en tendant son béret délabré aux passants. Je laissais derrière moi la somptueuse vitrine du marchand de chaussures où j'espérais pouvoir m'offrir un jour prochain cette paire de Richelieu bicolore, noir et blanc, qui me donnerait l'air d'un maquereau, cultivé, sympathique, mais d'un maquereau quand même.

Suivait une Maison de la Presse où s'exposaient encore dans la plus normale impunité des magazines pornographiques aux titres et couvertures sans ambiguïté. Rien à voir avec les vitrines de la librairie Gibert dont l'immeuble aux étages gorgés de livres marquait la limite de la rue et l'entrée sur la place du Palais de Justice, à l'exact opposé de la Librairie de l'Université qui avait, elle, un rayon disques dont s'occupait un monsieur très érudit que le port de fines lunettes et la blouse de travail blanche faisait ressembler à un savant directeur de laboratoire. Mais il connaissait mieux la discographie complète d'un Karajan que le tableau des éléments atomiques.

C'est une balade de multiples plaisirs, cette traversée du centre de la ville, avec bientôt la place du Marché où trône Notre-Dame-la-Grande, la Bibliothèque municipale et la Faculté de Droit, dans ses anciens bâtiments. À quelques instants de marche les uns des autres, les restaurants où nous aimons aller quand nos porte-monnaie sont assez pleins : la crêperie Le Roy d'Is, le snack Notre-Dame, le chinois La Grande Muraille. Je me disais que si je rencontrais mes camarades dans les parages, nous pourrions décider d'aller dans l'un ou l'autre partager quelques crêpes, une cassolette de moules marinières ou des nouilles sautées accompagnant quelques raviolis vapeur. J'y pensais souvent, tout au long de la journée, en cours avec notre professeure de français, Madame Fredonneau, Frédérique Fredonneau, ou avec sa collègue chargée de notre maîtrise de

la fameuse langue de Shakespeare, Mademoiselle Jolly, tout comme pendant les cours de philosophie, ceux d'allemand, et aussi ceux de mathématiques, évidemment. En fait, j'étais un bon élève, vraiment, mais je crois avoir au moins autant pensé aux moments de vie que je partagerais avec mes camarades que je n'écoutais avec attention ce qui se disait sur les estrades et devant les tableaux. Oui, j'attendais les moments de retrouver Mathilde, Ève, Barbara, Angèle et Raphaël. Avec Ève, je partagerais bientôt la gloire d'avoir obtenu l'une des quatre mentions très bien au baccalauréat littéraire, le bac A, cette année-là, et trois d'entre elles couronnaient le travail de trois des élèves de notre classe ! Celui de leurs professeures aussi, il faut le reconnaître. Nous n'étions dans cette Terminale que quatre jeunes hommes parmi trente jeunes femmes. Beaucoup de femmes, décidément, beaucoup de féminité, et heureusement. Je devais garder cette préférence jusque dans ma vie professionnelle : faire équipe avec des femmes.

Tandis que nous bachotions et que la canicule nous conduisait chaque jour sous la douche plus souvent qu'aux toilettes, la moindre occasion de liberté était aussi celle de découvrir de nouveaux films, de nouveaux peintres, de nouveaux livres, de nouveaux disques. Toujours vêtu d'amples vêtements de coton aux teintes nocturnes, Raphaël devint vite un genre de maître pour moi. Quel envoûtant bonheur quand il me fit découvrir un minuscule magasin de disques niché derrière le porche d'un des multiples hôtels particuliers bâtis au Moyen Âge dans tout le centre de la ville et qu'il me demanda de placer un casque stéréo sur mes oreilles pour écouter, dans une cabine plus étroite que celles du téléphone de la grande Poste, la musique de Magma qui accompagnait un film inspiré de la légende de Tristan et Isolde ! Ce bonheur était aussi celui que nous éprouvions tous et toutes lors de soirées s'allongeant toujours davantage à mesure que l'été approchait, à écouter Robert Wyatt, Erik Satie, Barbara, Vivaldi, et lorsque j'essayais d'accompagner à la guitare, autant que mes deux années de cours au conservatoire me le permettaient, les improvisations de Raphaël sur son violon et les chants des amies de Mathilde. Je crois que même l'échec au baccalauréat n'aurait pu gâcher l'enthousiasme de tous ces moments ensemble. Et quand Madame Fredonneau sortit de chez elle avec son sourire solaire pour nous accueillir et célébrer avec nous notre succès, cet enthousiasme fut sans

égal. Du moins me sembla-t-il ne jamais pouvoir en ressentir de plus fort.

2 VOIES POUR LE TEXTE-LIVRE

1/ Une intrication des thèmes, à la suite d'une ouverture sur celui de ma « recherche » de l'amour ayant uni mes parents.

2/ Une suite, ou un tableau plutôt impressionniste, dont la vie d'exil doux en Turquie serait le commencement.

2025 : LES AGENTS IMMOBILIERS SONT AU POUVOIR

À AKARCA (prononcer a-kar-dja)/BAPTÊME/été 2020

Un homme passe avec, dans chaque main, un grand sac de plastique lourd des poissons qu'il a pêchés lui-même, avant le lever du jour. Il ponctue sa marche d'un simple cri, comme le faisaient jadis les marchands ambulants. Lui crie le mot turc qui veut dire « poisson », *balık*, que l'on écrit sans point sur le i pour respecter cette règle particulière, musicale, de la langue turque, prononcé alors plutôt comme un e, enfin quelque part entre i et e. Ce n'est pas toujours facile à réaliser. J'avais trouvé ce matin-là un petit poisson qui flottait devant moi à moins d'un mètre du bord de la plage, petit poisson mort, mais au corps bien ferme encore, et brillant, petit poisson d'argent. Je l'ai pris dans mes mains quelques instants, puis je l'ai rendu à la mer. J'espère qu'il y restera, comme il se dit, « pour les siècles des siècles ».

Je ne pensais pas à la mort alors, je pensais au baptême, la cérémonie. Je ne sais pas si cela est possible, je veux dire, si cela est conforme, de baptiser dans les flots de la mer. C'est dans l'eau douce des rivières, des fleuves, des lacs aussi, c'est dans l'eau qui s'écoule du ciel vers la terre, que les scènes de baptême sont représentées par la tradition. Eau sacrée du Jourdain, de Tibériade. Images pieuses. Mais ce qui importe, c'est la foi, n'est-ce pas, et le sentiment d'accomplir comme on le peut ce qui doit être accompli. Est-ce qu'on a baptisé dans le cours du Clain ? Pourquoi pas ? Comme dit Senem, « C'est bien possible ! ». Il y a ce modeste baptistère à Poitiers, qui ressemble davantage à une petite maison qu'à un édifice religieux. Il est très ancien, des premiers siècles de la chrétienté,

désormais protégé au centre d'un impeccable rond-point qui lui a restitué l'importance et la dignité d'un authentique monument historique, alors que jusque tard vers la fin du vingtième siècle, il était exposé au dangereux trafic des automobiles descendant, du haut de la ville, vers le Pont-Neuf, et noirci par des années d'exposition aux gaz d'échappement.

À ANDUZE (été 2024, soir)

C'est à Anduze. Un grand marché nocturne. Ce serait comme ça tous les mardis de l'été, avec des stands de tout ce qui peut être vendu à une clientèle de vacanciers souvent venus des pays voisins, beaucoup de Hollandais, des gens du Nord, peu habillés, plutôt grands, faciles à distinguer parmi les silhouettes aux jambes courtes soutenant tant bien que mal des ventres que des t-shirts épuisés peinent à retenir. Il y a de la musique aussi, un batteur seul tapant à fendre ses peaux et ses cymbales sur des play-back de rock métal, un duo de guitaristes reprenant du Renaud, du Cabrel, une adolescente violoniste qui déchiffre ses partitions, et puis cette jeune femme accompagnée par un guitariste bien plus âgé, son père peut-être, car elle est tendre et bienveillante avec lui, incapable de jouer un vrai solo, égrenant un note à note fantomatique, sans aucun effet, qui est peut-être la marque d'un style, après tout. Il me faisait penser à moi à 17 ans. Nous avons commandé des moules-frites et de la bière. Une bonne soirée.